



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

37 | 2008

L'ère victorienne revisitée

---

# Comprendre la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle à travers le prisme changeant de l'histoire culturelle

*Understanding nineteenth-century Britain through the shifting lens of cultural history*

Rosalind Crone

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3508>

DOI : 10.4000/rh19.3508

ISSN : 1777-5329

### Éditeur

La Société de 1848

### Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 37-54

ISSN : 1265-1354

### Référence électronique

Rosalind Crone, « Comprendre la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle à travers le prisme changeant de l'histoire culturelle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3508> ; DOI : 10.4000/rh19.3508

---

Tous droits réservés

ROSALIND CRONE

*Comprendre la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle à travers le prisme changeant de l'histoire culturelle*

À première vue, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'histoire culturelle connaît un succès triomphal. Jeunes diplômés ou membres plus établis de la communauté universitaire, les chercheurs en exercice qui se déclarent « historiens » du culturel sont plus nombreux que jamais. Le marché du travail de l'histoire culturelle, domaine de recherche à la mode, semble plutôt bien se porter. Pour ces spécialistes, les perspectives d'avenir interdisciplinaires dans le domaine des lettres, arts, sciences humaines sont excellentes, situation que reflète l'issue favorable de récentes demandes de financement de la part de l'*Arts and Humanities Research Council* (AHRC, conseil pour la recherche en lettres, arts et sciences humaines) et de la fondation *Leverhulme Trust*. La culture semble en effet dominer l'ordre du jour. À première vue du moins, il fait bon être historien culturel aujourd'hui.

Mais de tels signes extérieurs de prospérité donnent en fait une fausse image de la réalité. En ce moment même, l'histoire culturelle est attaquée. Bien que les passes d'armes soient restées dans les limites de la discipline historique, le débat est grave et s'affiche clairement dans les comptes-rendus bibliographiques et les colonnes historiographiques de la plupart des grandes revues spécialisées, des deux côtés de l'Atlantique. Par exemple, lors du lancement de la nouvelle revue *Cultural and Social History* en 2004, on a assisté à un échange particulièrement cinglant. Dans le tout premier numéro, Peter Mandler a remis en question la bonne santé de cette sous-discipline qu'est l'histoire culturelle. Il a dressé la liste des problèmes méthodologiques qui lui sont inhérents et qui, selon lui, gangrènent la pratique de l'histoire culturelle : ces problèmes résulteraient en grande partie du fameux « tournant linguistique » (*linguistic turn*) qui a marqué les études littéraires et artistiques comme les sciences humaines ainsi que du fossé qui se creuse entre l'histoire culturelle et les sciences sociales. Il dénonce tout d'abord la tentation de se concentrer sur l'analyse en profondeur d'un « texte » sans le rattacher à d'autres « textes » en circulation et au contexte plus général, ensuite la difficulté à distinguer « les effets nouméniaux des effets phénoménaux », et enfin la tendance à se reposer sur des théories du sens préexistantes, confortables

et généralement importées d'autres disciplines, plutôt que de se pencher plus consciencieusement sur les façons dont les individus construisent le sens <sup>1</sup>.

La réaction des défenseurs de l'histoire culturelle telle qu'elle est pratiquée actuellement ne s'est pas fait attendre. La première réponse a été celle de Colin Jones, profondément déçu par « l'article bilieux et pisse-vinaigre » de Peter Mandler qui, selon lui, omettait *in fine* de prendre en compte les études fort riches et dynamiques engendrées par le « tournant culturel » (*cultural turn*) des années 1980 et 1990. Puis Carol Watts, qui se considère extérieure au domaine, a poursuivi sur le même ton <sup>2</sup>. L'article de Peter Mandler n'avait pourtant rien de vraiment surprenant. Des critiques et des inquiétudes similaires avaient déjà été exprimées dans les toutes premières années du nouveau millénaire. Par exemple, dans le *Journal of Social History*, pour ne citer que celui-ci, Paula Fass déplorait le désordre qui s'était installé dans l'histoire culturelle. Selon elle, l'éventail de styles et de théories parmi lesquels l'historien culturel pouvait piocher à sa guise avait engendré « une profusion de recherches culturelles complètement désorganisées, qui se dispersent dans toutes les directions possibles, en partant du modeste principe que, comme rien n'est certain, tout est possible » <sup>3</sup>.

C'est dans ce contexte que j'ai commencé ma carrière d'historienne culturelle. Jeune diplômée au tout début de ce siècle, j'ai été attirée par l'histoire culturelle car j'étais captivée par les formes truculentes des divertissements propres à la société britannique du XIX<sup>e</sup> siècle. J'étais intriguée à la fois par leurs publics, divers et variés, et par les hautes sphères de cette industrie. La persistance de thèmes contradictoires dans les spectacles et la littérature, appréciés des plus prudes comme des plus dévergondés, m'intéressait par-dessus tout : c'est un intérêt qui a poussé mes recherches loin des sentiers de l'histoire sociale « traditionnelle ». Et c'est dans ce contexte même que je me suis sentie libre de piocher comme il me plaisait dans le vaste assortiment de concepts et de théories apparu récemment dans l'histoire culturelle. Certains de ses aspects se sont révélés très utiles pour moi, notamment son caractère interdisciplinaire, qui m'a permis d'introduire dans l'étude de la littérature anglaise diverses méthodologies empruntées à d'autres disciplines, telles que l'anthropologie, afin de comprendre les plaisirs et les préjugés fourbes et hypocrites de l'époque victorienne. Dans le même temps, je suis également parvenue à éviter d'autres éléments que je trouvais déplaisants ou bien simplement trop éloignés de mon domaine de prédilection.

Cependant, face à une telle abondance, je me suis aussi aperçue de la faci-

1. Peter Mandler, "The problem with cultural history", *Cultural and Social History*, n° 1, 2004, p. 95-117.

2. Colin Jones, "Peter Mandler's 'problem with cultural history', or, is playtime over?", *Cultural and Social History*, n° 1, 2004, p. 209-215 et Carol Watts, "Thinking about the X-factor, or, what's the cultural history of cultural history?", *Cultural and Social History*, n° 1, 2004, p. 217-224.

3. Paula S. Fass, "Cultural history/social history: some reflections on a continuing dialogue", *Journal of Social History*, n° 37, 2003, p. 39-46.

lité avec laquelle on peut se retrouver à goûter à tout et finir par se perdre. Et d'ailleurs, j'ai moi aussi entendu le sifflement de quelques boulets, qui m'ont manquée de peu. Certains historiens, par exemple, ont commencé à se méfier des spécialistes de l'histoire culturelle, et il m'est apparu de plus en plus nécessaire de justifier mon travail comme étant celui d'une historienne, d'autant plus que mon premier poste universitaire se trouvait dans un département de littérature anglaise. Tous ces éléments indiquent très clairement que nous sommes à présent face à un tournant critique. Nous sommes en train de décider, en ce moment même, de la direction que va prendre l'histoire culturelle. Pour ce faire, nous devons revenir sur le passé, comprendre comment nous sommes arrivés à la situation actuelle et consolider ce que nous avons accompli à ce jour. La Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle constitue une étude de cas particulièrement riche ; c'est une époque à laquelle on s'est beaucoup intéressé et sa configuration culturelle a été l'objet de toutes sortes de recherches de la part des « historiens ». Plus important encore, ces études montrent également jusqu'à quel point le prisme à travers lequel nous examinons la culture britannique du XIX<sup>e</sup> siècle a été réajusté en fonction des aspirations propres des « historiens » ainsi que de leurs perceptions de l'identité.

## I. LA NOUVELLE HISTOIRE SOCIALE

On considère depuis longtemps les années 1960 comme une décennie charnière dans la discipline historique. C'est notamment durant ces années-là que les conséquences des réformes adoptées à la suite de la Seconde guerre mondiale ont commencé à marquer de manière décisive le caractère et les intérêts de la communauté universitaire. Les nouveaux historiens entrant dans la profession provenaient de formations de plus en plus variées, ce qui a favorisé le développement d'une nouvelle histoire sociale, principalement associée à la *New Left* (« Nouvelle Gauche », mouvement qui, en Angleterre, revisitait la théorie marxiste traditionnelle en promouvant une forme de marxisme plus humaniste et socialiste) et qui s'intéressait essentiellement à l'étude de l'histoire « par en bas » (*history from below*). On attribuait enfin un rôle déterminant aux travailleurs et aux pauvres. Les historiens, contestant une tradition qui privilégiait les recherches sur les élites politiques et sociales, étaient désireux de découvrir la voix de l'homme ordinaire, d'analyser son expérience et d'expliquer sa relation aux structures sociales qui l'entouraient<sup>4</sup>. Cette vaste mission s'accompagnait d'un intérêt pour la culture. Les historiens ont alors cherché à aller au-delà du tableau dépeint par George M. Young dans *Portrait of an Age* (1936) montrant la culture raffinée de

---

4. À cette époque, on privilégiait encore les hommes, et non les femmes, comme acteurs de l'histoire.

l'élite du XIX<sup>e</sup> siècle, pour se rapprocher de l'ordinaire ou, en d'autres termes, pour découvrir le contenu et le sens de la culture populaire<sup>5</sup>.

Il est impossible de rendre compte de cette période historiographique cruciale sans mentionner son précurseur principal, Edward P. Thompson, et l'impact de son ouvrage fondateur, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*<sup>6</sup>. Rejetant ce qu'il considérait comme l'approche réductionniste des études marxistes des classes et de la société, qui se définissaient essentiellement par leur utilisation d'un modèle de superstructure de base privilégiant le rôle de l'économie, Edward P. Thompson affirmait que la formation des classes tenait à quelque chose de beaucoup plus complexe et sophistiqué. Il a redéfini la classe comme un phénomène historique, un produit des rapports humains : ce phénomène apparaît lorsque des hommes partageant des expériences et une identité commune les articulent entre eux et par opposition à d'autres hommes possédant des intérêts différents. Et, selon Edward P. Thompson, on trouvait, au centre de ce processus de « formation de la classe sociale », l'émergence de la « conscience de classe » : « la manière dont ces expériences se traduisent en termes culturels et s'incarnent dans des traditions, des systèmes de valeurs, des idées et des formes institutionnelles »<sup>7</sup>. Bien entendu, le déterminant demeurait le conflit. C'est le processus de lutte qui menait à l'acquisition progressive d'une identité politique et culturelle, permettant l'apparition de classes sociales. La primauté était cependant donnée aux facteurs culturels qui prennent part à cette lutte.

Bien que l'œuvre d'Edward P. Thompson ait suscité de grandes discussions et quelques critiques, elle a également été source d'inspiration pour les spécialistes d'histoire sociale : les études culturelles et la nouvelle histoire sociale se sont alors rapidement rejointes. Du fait de ce lien étroit, doublé du dynamisme dont faisaient preuve les sciences sociales dans les années 1960 et 1970, les historiens « du social » ont appliqué une méthodologie rigoureuse, sans pour autant être rigide, à leurs études de la culture des sociétés du passé. Ces études étaient guidées par une définition précise de la culture. L'histoire culturelle correspondait à l'étude des productions, des traditions et des coutumes dans lesquels s'inscrivaient des structures de sens. Comme l'a écrit Clifford Geertz, la culture était « la logique informelle de la vie réelle »<sup>8</sup>. L'anthropologie avait, en effet, une très grande influence car les historiens du social, notamment les spécialistes de l'époque moderne, étaient attirés par les outils théoriques utilisés par les anthropologues pour analyser le sens

5. George M. Young, *Portrait of an Age*, Oxford, Oxford University Press, 1936.

6. Edward P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Londres, Victor Gollancz, 1963. traduction française *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1988, p. 13. Voir également Suzanne Desan, "Crowds, community and ritual in the work of E.P. Thompson and Nathalie Zemon Davis", dans Lynn Hunt (ed.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, p. 47-55.

7. Edward P. Thompson, *The Making...* ouv. cité, p. 9.

8. Clifford Geertz, "Thick description: Toward an interpretative theory of culture", dans *Interpretation of Cultures: Selected Essays*, Londres, Hutchinson, 1975, p. 17.

des rituels populaires qu'ils rencontraient. Clifford Geertz et son exploration du sens symbolique de la culture à travers une description « en profondeur » (*thick description*) était régulièrement invoqué lorsque les historiens cherchaient à déterminer le rôle de certains rituels et de pratiques de loisirs appréciés du peuple ou des membres de la classe ouvrière à travers le pays<sup>9</sup>. L'attention prêtée à la culture a ainsi permis aux historiens d'étendre leurs recherches au-delà de l'analyse démographique et socio-économique de la vie de la classe ouvrière, d'enrichir leur « portrait quantitatif » en explorant également les mentalités<sup>10</sup>. Cependant, ces analyses et les conclusions qu'on a pu en tirer étaient limitées car l'attention des chercheurs se focalisait sur le conflit. On considérait la culture comme « la continuation de la politique par d'autres moyens »<sup>11</sup>.

Ainsi, alors que les spécialistes de l'histoire sociale du XIX<sup>e</sup> siècle ont commencé à intégrer la culture à leur grand récit, les loisirs ont bientôt été perçus comme un nouveau lieu de conflit social. Selon la réflexion récente d'une historienne, « nous utilisons les fêtes et les distractions pour approfondir notre compréhension de la façon dont changeait le cours des choses en Angleterre »<sup>12</sup>. Comme la nouvelle classe ouvrière était de plus en plus assujettie à une organisation du travail fondée sur la discipline et l'exploitation, la façon dont ses membres occupaient leur temps libre était considérée comme essentielle pour comprendre leur expérience et leur position sociale. Qui plus est, la profusion d'études sur la culture populaire ou plébéienne de l'époque moderne a attiré l'attention des universitaires spécialistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Non seulement cette époque paraissait exceptionnellement haute en couleurs et dynamique par rapport au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais les études dont elle avait fait l'objet fournissaient également un récit utile qui contribuait à expliquer le début de ce que l'on nomme le déclin de la culture populaire. Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, a-t-on affirmé, les membres de la haute société, jusque-là acteurs enthousiastes de la culture des élites comme de celle des masses populaires, ont commencé à tout faire pour prendre leurs distances par rapport au bas peuple, ce dont témoigne leur participation de plus en plus faible aux rituels et fêtes populaires. Prolongeant ce récit au XIX<sup>e</sup> siècle, les historiens y ont ajouté le retrait des *middling sorts* (classes intermédiaires),

9. Clifford Geertz, "Deep play: Notes on the Balinese cock-fight", dans *Interpretation of Cultures...*, ouv. cité, p. 412-453. À propos des usages de Clifford Geertz par les historiens, voir Ronald G. Walters, "Signs of the times: Clifford Geertz and the historians", *Social Research*, n° 47, 1980, p. 537-556; Raphael Samuel, "Reading the signs", *History Workshop Journal*, n° 32, 1991, p. 88-109 et Raphael Samuel, "Reading the signs II", *History Workshop Journal*, n° 33, 1992, p. 220-251.

10. Suzanne Desan, "Crowds, community and rituals...", art. cité, p. 47.

11. Peter Bailey, *Popular Culture and Performance in the Victorian City*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 2.

12. Emma Griffin, "Popular culture in industrialising England", *Historical Journal*, n° 45, 2002, p. 620.

dont la respectabilité grandissait <sup>13</sup>. La culture populaire au XIX<sup>e</sup> siècle est donc devenue synonyme de culture de la classe ouvrière.

Pendant les années 1970, de nombreuses études ont été menées sur les loisirs et la culture populaire du XIX<sup>e</sup> siècle, qui s'intégraient parfaitement au récit plus large du changement, de l'industrialisation, de l'urbanisation et de la lutte des classes. Leurs conclusions étaient essentiellement déterminées par la méthodologie et les outils de recherche de l'histoire sociale. Les publications sur l'histoire locale, les registres paroissiaux et les déclarations émanant des nouvelles institutions du pouvoir ont été examinés pour rechercher des preuves de la survivance et du déclin des coutumes et des rituels. En même temps, ces historiens se sont retrouvés devant toute une série de nouvelles formes de divertissement qui étaient apparues et s'étaient développées à partir de 1850 environ, apparemment organisées, attractives et destinées à un public d'une ampleur sans précédent. Ce qui intéressait les historiens, c'était la preuve de l'existence de ces formes de loisirs et de l'attraction qu'ils exerçaient, ainsi que la relation entre ces institutions et ces pratiques et la structure sociale globale. Cette méthodologie et cette perspective particulière ont fait apparaître un thème commun dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle : l'essor de la culture commerciale, la culture de masse. Les rituels et passe-temps traditionnels furent balayés ou bien considérablement transformés durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> car ils n'étaient plus adaptés aux nouveaux environnements urbains dans lesquels évoluait le peuple et l'*establishment* considérait de plus en plus fréquemment l'indiscipline de leurs acteurs et la subversion potentielle de leur contenu comme un désagrément et une menace. À leur place se développa une nouvelle industrie du divertissement, dont les activités et les contenus étaient déterminés par les élites culturelles, et non par le peuple.

La notion de contrôle social est ainsi devenue le concept central d'études portant sur les foires, les fêtes paroissiales, les animations de rue, les pubs, les cabarets, les théâtres, le sport ou les vacances au bord de la mer (pour n'en citer que quelques-unes) <sup>14</sup>. Les historiens s'intéressaient aux façons dont on disciplinait la classe ouvrière et dont on domptait sa culture jusqu'alors chahuteuse. Les nouvelles forces de police, particulièrement dans la métropole, ont été analysées comme un agent du contrôle social, un instrument grâce auquel les autorités tentaient de limiter et de faire disparaître les passe-temps tumultueux et « menaçants » de la classe ouvrière. Robert D. Storch, par exemple, a affirmé que le rôle de la nouvelle police consistait essentiellement à nettoyer les rues de la capitale et d'autres villes provinciales, à les débarras-

13. Voir par exemple Robert Malcomson, *Popular Recreations in English Society, 1700-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973, particulièrement p. 13-14, 89-97, 118 et 170-171.

14. Deux influents recueils de textes sont parus sur le sujet: A. P. Donajgrodzki [dir.], *Social Control in Nineteenth Century Britain*, Londres, Croom Helm, 1977 et Robert D. Storch, *Popular Culture and Custom in Nineteenth-Century England*, Londres, Croom Helm, 1982. Voir également Gareth Stedman Jones, "Class expression versus social control? A critique of recent trends in the social history of 'leisure'", *History Workshop Journal*, n° 4, 1977, p. 162-170.

ser des traces des divertissements et des activités quotidiennes. Les agents de police étaient des « missionnaires de l'intérieur », utilisés avec succès par les classes respectables pour maintenir « l'ordre et la bienséance dans l'ensemble des lieux publics » et pour imposer de « nouvelles normes de discipline urbaine »<sup>15</sup>. De même, Douglas A. Reid a souligné le caractère « carnavalesque », et par conséquent, potentiellement subversif, du contenu des fêtes et des foires de Birmingham à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup>, ce qui aurait alors motivé la répression de ces traditions, jusqu'à leur disparition. Dans les deux cas, les attaques venaient du « capitalisme industriel, [de] l'urbanisation et peut-être principalement [de] la culture ennemie, étroitement liée à l'évangélisme, celle de la sobriété, de l'ordre, de la "rationalité" et de la recherche du progrès »<sup>16</sup>.

Ainsi, cette notion plutôt vague de contrôle social accompagnait ou s'intégrait à d'autres développements importants, tels que l'émergence et l'influence croissante du souci de « respectabilité ». L'analyse de Hugh Cunningham sur les foires de Londres, par exemple, qui attirait l'attention sur des cas de disparition et de survivance des anciennes pratiques, a montré les limites du contrôle social et évalué la soumission des nouveaux entrepreneurs de l'industrie des loisirs et des travailleurs à ce système de valeurs et à y souscrire. Au début du siècle, les foires, avec leurs grands rassemblements publics et leur étalage de divertissements tumultueux et licencieux, étaient considérées comme dangereuses pour la morale et l'ordre publics. Par conséquent, les magistrats s'employèrent activement à les limiter et les éliminer, utilisant comme agents la nouvelle force de police. Cependant, au fur et à mesure que l'on avançait dans le siècle, les autorités devinrent plus tolérantes envers les foires et les forains. Un certain nombre de foires de la métropole survécurent et commencèrent même à prospérer. Les nouveaux pouvoirs accordés aux services chargés de faire respecter la loi n'expliquent pas ce changement de politique. Ce sont en fait les valeurs et les normes des forains qui ont évolué et rejoint celles de la police. Hugh Cunningham conclut que, durant la seconde moitié du siècle, les forains sont devenus de « riches et respectables entrepreneurs des loisirs »<sup>17</sup>.

15. Robert D. Storch, "The policeman as a domestic missionary: urban discipline and popular culture in northern England, 1850-1880", *Journal of Social History*, n° 9, 1975-1976, p. 481-509; Robert D. Storch, "Police control of street prostitution in Victorian London: a study in the contexts of police action", dans David H. Bayley (ed.), *Police and Society*, Londres, Sage Publications, 1977, p. 49-72 et Robert D. Storch, "Please to remember the fifth of November: Conflict, solidarity and public order in Southern England, 1815-1900", dans Robert D. Storch (ed.), *Popular Culture and Custom...* ouv. cité, p. 1-14.

16. Douglas A. Reid, "Interpreting the festival calendar: Wakes and fairs as carnivals", dans Robert D. Storch (ed.), *Popular culture and custom...*, ouv. cité, p. 125-153.

17. Hugh Cunningham, "The metropolitan fairs: a case study in the social control of leisure", dans A. P. Donajgrodzki, *Social Control in Nineteenth-Century Britain*, ouv. cité, p. 163-184; Hugh Cunningham, *Leisure in the Industrial Revolution*, Londres, Croom Helm, 1980 et "Leisure and culture", dans Francis Michael Longstreth Thomsson (ed.), *The Cambridge Social History of Britain, 1750-1950*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, 3 volumes, volume 2, p. 279-339. Voir également John

La respectabilité constitue également le thème dominant de l'étude majeure de Peter Bailey, *Leisure and Class in Victorian England* (1978), dans laquelle il décrit le programme de divertissement rationnel conçu par la *middle class*, destiné à proposer des activités de loisirs et de récréation qui, au lieu d'être uniquement source de plaisir, cultiveraient l'esprit. Afin de parvenir à « cultiver les esprits » et dans l'espoir de créer « des restrictions de comportement plus efficaces dans l'exercice des loisirs », ces réformateurs ne s'attachèrent pas à éliminer les anciens passe-temps mais fournirent des attractions concurrentes, inédites et mieux conçues. Mais jusqu'à quel point la classe ouvrière acceptait-elle ces nouvelles formes de divertissement ? En utilisant la méthodologie et les outils fournis par la nouvelle histoire sociale, Peter Bailey a tiré une conclusion très différente de celles des historiens mentionnés plus haut. Tout comme Hugh Cunningham, il a souligné la résistance et la force de la culture ouvrière. Cependant, de manière innovante et significative, *Leisure and Class* démontre également qu'en dépit des conflits et de la pression exercée par les couches supérieures de la société, une grande dose d'autonomie a persisté dans la culture populaire tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Au cours des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, les divertissements présentés sur les scènes des nouveaux music-halls commerciaux étaient toujours déterminés en fonction des ouvriers présents dans le public, qui conservaient une forme de contrôle sur l'offre culturelle<sup>18</sup>.

Des idées similaires sur la classe ouvrière et sur son rôle avaient déjà été développées quelques années auparavant par Gareth Stedman Jones, qui avait écrit que la culture de la classe ouvrière « se différenciait clairement de la culture de la *middle class* et était restée largement imperméable aux tentatives de cette dernière d'imposer ses caractéristiques et son orientation »<sup>19</sup>. Cependant, Gareth Stedman Jones décrivait encore les music-halls de la fin de l'époque victorienne comme des éléments d'une « culture de consolation » (*culture of consolation*) plutôt fade. Les recherches de Peter Bailey ont révélé à quel point les divertissements proposés dans les music-halls pouvaient plaire et enthousiasmer ; elles ont également inscrit ces lieux, ainsi que d'autres, dans le tissu bigarré de la culture urbaine. De plus, en s'interrogeant sur les manières dont les travailleurs déterminaient leurs propres loisirs, Peter Bailey a commencé à remettre en question le concept d'identité sur lequel s'appuyait en grande partie la nouvelle histoire sociale. Ses conclusions appartiennent

---

M. Golby et A. William Purdue, *The Civilisation of the Crowd: Popular Culture in England, 1750-1900*, Londres, Batsford, 1984.

18. Peter Bailey, *Leisure and Class in Victorian England: Rational Recreation and the Contest for Control, 1830-1885*, Londres, Routledge, 1978.

19. Gareth Stedman Jones, "Working-class culture and working-class politics in London 1870-1900: Notes on the remaking of a working class", *Journal of Social History*, 1974, publié dans Gareth Stedman Jones, *Languages of class: Studies in English Working-Class History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 207.

clairement à la nouvelle histoire culturelle qui faisait tout juste son apparition à la fin des années 1970.

## II. LA NOUVELLE HISTOIRE CULTURELLE

À la réflexion, l'année 1980 a constitué un tournant pour les explorations de la culture du XIX<sup>e</sup> siècle et, plus généralement, pour le développement et la pratique de l'histoire culturelle. Le climat politique et social de la fin du XX<sup>e</sup> siècle y a largement contribué. L'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher, la désintégration de la démocratie sociale keynésienne et l'émergence de la société post-industrielle dans les pays occidentaux ont conduit à la disparition progressive de points de repères fondamentaux qui avaient jalonné le monde de l'après-guerre et qui ne se justifiaient plus. La gauche, en déclin, avait besoin d'une redéfinition et d'un nouveau souffle, un besoin dont la réponse politique sera la transformation du parti travailliste en *New Labour*, dans les années 1990. Dans la communauté universitaire, la popularité et l'importance de l'histoire sociale se maintenaient mais sa domination s'est trouvée contestée par une sous-discipline nouvelle et audacieuse : l'histoire culturelle.

Comme nous l'avons expliqué plus haut, l'intérêt que l'on accordait à la culture en 1980 n'avait absolument rien de nouveau. Cependant, c'est seulement après cette date que l'on peut définir avec certitude l'histoire culturelle comme un champ indépendant, possédant son propre programme et ses propres objectifs. Il est également essentiel d'identifier les processus à l'œuvre durant les années 1970 et les études influentes qui ont été publiées et qui ont facilité et encouragé son développement. La rupture avec les études antérieures sur la culture est peut-être l'élément le plus important à souligner ainsi que, plus particulièrement, le fossé grandissant séparant histoire sociale et histoire culturelle. Les historiens de la culture ont commencé à se frayer leur propre chemin, écartant les vastes théories de la structure sociale et choisissant plutôt de se pencher sur la question de l'identité pour l'examiner en profondeur. Sans doute accorde-t-on parfois trop d'importance à cette évolution : de nombreux historiens, indifférents à ces nouveaux développements ont poursuivi le cours de leurs recherches. Pourtant, l'expression « nouvelle histoire culturelle », utilisée pour la première fois en 1989 par Lynn Hunt pour décrire cette nouvelle ère historiographique, était à la fois éloquente et appropriée<sup>20</sup>. La nouvelle histoire culturelle se caractérisait par de nouvelles relations interdisciplinaires, une nouvelle définition de la culture et une nouvelle perception de l'identité.

---

20. Lynn Hunt, "Introduction", dans Lynn Hunt (ed.), *The New Cultural History*, ouv. cité.

Dans leurs tentatives pour comprendre la culture du XIX<sup>e</sup> siècle, les historiens précédents empruntaient volontiers la méthodologie d'autres disciplines au sein des sciences sociales (tout particulièrement l'anthropologie, comme nous l'avons vu plus haut). Dans la nouvelle histoire culturelle, ce caractère interdisciplinaire s'est cependant accentué et a gagné en influence. La nouvelle théorie critique et littéraire, qui faisait autorité dans les départements de littérature anglaise, a eu un impact considérable sur la manière dont on définissait et analysait alors la « culture ». Et plus grand encore a été l'impact de l'émergence du *New Historicism* (« nouvel historicisme »), alors que se renforçaient les liens entre chercheurs en littérature et historiens. En conséquence, les outils de l'historien se sont multipliés. Les chercheurs en littérature (et plus tard les historiens de l'art) ont commencé à partager leur sensibilité aux textes avec les historiens qui ont, en retour, partagé leur sensibilité aux contextes. D'une part, les historiens se sont mis à considérer à la fois la littérature canonique et la littérature populaire comme des sources historiques crédibles, découvrant d'un œil nouveau le potentiel des « textes » de fiction. D'autre part, ils ont également découvert la valeur de l'étude littéraire en tant que méthode de recherche historique. Les « textes » fictionnels tout comme les « textes » factuels pouvaient être placés sous un microscope, minutieusement examinés et déconstruits <sup>21</sup>. Grâce à ce processus, les historiens ont pris conscience de la multiplicité des sens des textes, et notamment de leur complexité et de leurs contradictions, qui remettent en cause toute conclusion définitive sur leur rôle dans une structure plus large.

Bien que les historiens aient été un peu plus prudents, il faut le reconnaître, quant à la mesure dans laquelle ils devaient adopter et appliquer les nouvelles théories exposées par Michel Foucault et Jacques Derrida (par exemple), il est impossible de ne pas déceler une pointe de théorie critique et littéraire ainsi que de « nouvel historicisme » dans la nouvelle définition de la culture et dans la pratique de l'histoire culturelle. On s'intéressait désormais au rôle de la culture. Devant l'insatisfaction des historiens de la culture à tenter d'expliquer la structure sociale et de fournir de grands récits historiques, la culture, et une grande partie de son ancienne association avec les forces économiques et matérielles, a été redéfinie « pour signifier le vaste réseau d'images et de représentations en circulation à un moment donné » <sup>22</sup>. Au lieu de considérer la société depuis l'extérieur afin d'en expliquer la forme et l'organisation, les historiens s'intéressaient à présent davantage à l'explorer de l'intérieur, plus soucieux du contenu réel de leurs « textes » (dans le sens le plus large possible)

---

21. Voir l'analyse que Martin Wiener fait de cette nouvelle relation, Martin Wiener, "Treating historical sources as literary texts: Literary historicism and modern British history", *Journal of Modern History*, n° 70, 1998, p. 619-638.

22. Kelly Boyd et Rohan McWilliam, "Rethinking the Victorians", dans Kelly Boyd et Rohan McWilliam (ed.), *The Victorian Studies Reader*, Londres, Routledge, 2007, p. 24.

et avec l'espoir qu'une telle profondeur d'analyse en dégagerait les thèmes critiques et expliquerait la constitution des productions culturelles.

Certaines notions et certaines pratiques ont été privilégiées dans ce processus. On a accordé une grande attention aux « représentations », c'est-à-dire à la manière dont des thèmes et des sujets variés étaient présentés par des symboles et des images dans la production imprimée, dans des rituels ou sur scène. En effet, les représentations « ont, en réalité, entièrement créé le concept de "société" et ont accompli ce que l'on a ensuite appelé un "travail idéologique" »<sup>23</sup>. En outre, la langue et le discours sont devenus fondamentaux pour notre compréhension des groupes sociaux. On ne considérait plus la langue comme statique, employée pour décrire la réalité, mais comme un élément central dans la construction de la réalité. Les discours – utilisés afin de décrire des façons de parler, de penser et d'agir à l'intérieur de groupes sociaux et qui, souvent, exprimaient des valeurs inconscientes – ont été analysés et mis en évidence.

Cette nouvelle définition de la culture était liée à une nouvelle perception de l'identité. L'idée que la classe constituait le pivot de la structure sociale et déterminait les identités au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a été sévèrement critiquée. Les historiens de la culture ont préféré se concentrer sur la complexité de la nature humaine et sur le concept d'individualisme. On reconnaissait plus d'une seule identité aux acteurs de l'histoire. Leurs vies contenaient de multiples points de référence et ils avaient différentes façons, parfois même contradictoires, de se décrire et de se situer dans la société à un moment donné. La classe sociale n'était que l'une de ces descriptions. On l'a bientôt qualifiée de « communauté imaginée », en concurrence avec d'autres communautés imaginées telles que le genre et la race, qui caractérisaient la société du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les recherches de Peter Bailey sur la culture populaire et, à travers elles, sa nouvelle conception de l'identité au XIX<sup>e</sup> siècle – à laquelle nous avons fait allusion à la fin de la première partie – se sont révélées extrêmement influentes. Au lieu de voir la respectabilité comme une idéologie, un « absolu culturel » dans la vie de ceux qui la pratiquaient, Peter Bailey a suggéré qu'il serait plus juste de la considérer comme un rôle que les travailleurs pouvaient choisir de jouer ou non selon la situation et selon les bénéfices potentiels qu'ils pouvaient en tirer. Ce faisant, le travailleur ou la travailleuse pouvait endosser toute une série de comportements, qui pouvaient apparaître à un observateur extérieur comme des manifestations indépendantes et isolées, caractéristiques de types ouvriers distincts.<sup>24</sup>

---

23. *Idem*, p. 23.

24. Peter Bailey, "Will the real Bill Banks please stand up?": Towards a role analysis of mid-Victorian working-class respectability" (1979), repris dans Peter Bailey, *Popular Culture and Performance*, ouv. cité, p. 31-40. Pour une perspective plus récente et tout aussi importante sur ce sujet, voir Patricia Anderson, *The Printed Image and the Transformation of Popular Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 180.

Cette nouvelle conception de l'identité a continué à influencer le travail de Peter Bailey au long des années 1980 et 1990, alors qu'il s'intéressait aux différentes formes de divertissement offertes aux citoyens – plus particulièrement aux citoyens membres de la classe ouvrière – dont, notamment, les music-halls, les pubs et les bandes dessinées. Et les recherches de Bailey sur la culture populaire ont alors pris le parfum caractéristique de la nouvelle histoire culturelle. Des analyses très pointues du contenu réel de cette culture sont venues compléter ses vastes études antérieures et il a entrepris d'examiner les diverses images et représentations qui s'y étaient formées et propagées afin d'explorer des thèmes plus larges qui ont configuré l'identité, les valeurs et les préjugés de l'époque victorienne. Par exemple, Ally Sloper, le célèbre héros de la bande dessinée *Ally Sloper's Half-Holiday*, un hebdomadaire populaire publié de 1884 à 1916, a été utilisé afin de « déconstruire le populaire » et considéré comme le symbole ou l'incarnation de la nouvelle culture commerciale<sup>25</sup>. De même, l'exploration par Peter Bailey du contenu des spectacles de music-hall, notamment leur dimension comique, a révélé la présence d'un métallangage de la « complicité » (*knowingness*). Cette « complicité », à la fois en tant que discours et en pratique, donnait la clé du sens des numéros de music-hall et a ainsi permis de comprendre leur immense popularité<sup>26</sup>.

Tandis que Peter Bailey poursuivait ses recherches sur la culture populaire du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des historiens se sont éloignés de ce thème précis. La nouvelle histoire culturelle, avec sa définition plus étendue de la culture et ses nouveaux outils d'analyse, a en fait favorisé le développement d'un ensemble d'études très différent qui a élargi le domaine. Le travail de Peter Bailey n'en a perdu son influence pour autant ; celle-ci a continué à s'exercer, mais d'une autre manière. Comme la plupart des historiens de la nouvelle histoire culturelle ne cherchaient pas à contribuer à la constitution d'un grand récit global, ils se sont mis à étudier le XIX<sup>e</sup> siècle d'une façon très différente : bien qu'elles soient évoquées, utilisées et décrites, la culture populaire et sa fonction dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle ont cessé d'être la première de leurs préoccupations.

Il est peut-être important de noter ici que les « historiens de la culture » ne se situaient pas tous dans le champ de la discipline historique. Les historiens de la littérature et ceux de l'art, pour ne citer qu'eux, avaient également rejoint leurs rangs et certains des travaux les plus éclairants sur la culture du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut le dire, ont été réalisées par des chercheurs qui n'avaient pas de formation d'historien<sup>27</sup>. Les nouveaux intérêts des historiens de la

25. Peter Bailey, "Ally Sloper's Half-Holiday: Comic art in the 1880s", (1983) repris dans Peter Bailey, *Popular Culture and Performance*, ouv. cité, p. 47-79.

26. Peter Bailey, "Conspiracies of meaning: Music hall and the knowingness of popular culture" (1994), repris dans Peter Bailey, *Popular Culture and Performance*, ouv. cité, p. 128-150.

27. Par exemple, Deborah Epstein Nord, *Walking the Victorian Streets: Women, Representation and the City*, Ithaca, Cornell University Press, 1995; Lynda Nead, *Victorian Babylon: People, Streets and Images in Nineteenth-Century London*, New Haven, Yale University Press, 2000; James A. Secord, *Vic-*

culture étaient très éclectiques : consumérisme, modernité, race et ethnicité, genre et sexualité, science, colonialisme, théâtralité, etc. Comme il n'est ni possible, ni d'ailleurs souhaitable, de donner dans cet essai une description détaillée de chacune des voies et des accomplissements de la nouvelle histoire culturelle, j'ai limité l'étude qui suit à un petit nombre de catégories dans lesquelles les recherches ont été particulièrement influentes et qui montrent très clairement les préoccupations majeures de cette période historiographique : le genre, la modernité et la théâtralité.

Plus de dix ans avant l'émergence de la nouvelle histoire culturelle, on s'intéressait déjà particulièrement à la réhabilitation des femmes en tant qu'acteurs historiques ; le genre est donc naturellement devenu l'une des catégories principales de l'analyse culturelle. Alors que les historiens commençaient à considérer le genre comme une forme d'organisation sociale, les historiens de la culture se sont notamment intéressés aux représentations de la féminité, de la masculinité et du mariage. Ils ont examiné la façon dont les discours sur le genre étaient utilisés à la fois pour inclure et exclure hommes et femmes, et évalué la contribution des représentations culturelles, des récits et des thèmes narratifs récurrents à la marginalisation des femmes. Dans *The Struggle for the Breeches*, Anna Clark, étudiant le rôle du genre dans la formation de la classe ouvrière britannique au début du XIX<sup>e</sup> siècle, montre comment les hommes du peuple, désireux d'être reconnus par la société comme des citoyens virils, ont adopté d'abord la rhétorique du gouvernement patriarcal puis celle des « sphères séparées » (le foyer pour les femmes, l'espace public pour les hommes) afin d'affirmer leur identité et de lutter contre la menace du travail féminin à bon marché<sup>28</sup>. Anna Clark donne une description particulièrement riche de la culture misogyne des artisans qui est apparue des années 1780 aux années 1820 et souligne la persistance du symbole ou de l'image de la « lutte pour porter la culotte » (*struggle for the breeches*), à un moment où l'organisation traditionnelle du travail était perturbée et où le peuple luttait pour distinguer les questions publiques des problèmes privés.

Judith Walkowitz s'est intéressée à la place des femmes durant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle dans son remarquable *City of Dreadful Delight*<sup>29</sup>. Dans un récit admirablement mené, l'historienne, révèle comment, à l'époque victorienne, des histoires de menaces sexuelles étaient racontées aux fem-

---

*torian Sensation: The Extraordinary Publication, Reception, and Secret Authorship of Vestiges of the Natural History of Creation*, Chicago, University of Chicago Press, 2000 ; Gillian Beer, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

28. Anna Clark, *The Struggle for the Breeches: Gender and the Making of the British Working Class*, Berkeley, University of California Press, 1995.

29. Judith Walkowitz, *City of Dreadful Delight: Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London*, Chicago, University of Chicago Press, 1992. Voir également Shani D'Cruze, *Crimes of Outrage: Sex, Violence and Victorian Working Women*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1998, qui traite particulièrement de la déconstruction des représentations du genre et de la violence dans les comptes rendus d'audience des tribunaux de l'époque victorienne.

mes sous différentes formes afin de les alerter sur les dangers auxquels elles s'exposaient si elles osaient entrer dans le monde masculin, dans la sphère publique. Pendant les années 1990, des études sur la masculinité se sont ajoutées à ces riches études sur la féminité. Comme l'a fait remarquer Martin Wiener, on ne pouvait traiter l'une sans faire allusion à l'autre : féminité et masculinité étaient des catégories inséparables, puisque des modifications et des changements dans l'une entraînaient des modifications et des changements similaires dans l'autre. L'ouvrage de Martin Wiener, *Men of Blood*, l'a très justement expliqué, complétant les sources légales par une étude détaillée des productions culturelles et des discours fondamentaux sur le genre qui traversaient les deux catégories<sup>30</sup>. Affiches, littérature populaire, articles de journaux, jugements et sentences des magistrats montraient qu'alors qu'on en venait à ne plus considérer les femmes comme un danger mais comme des êtres à protéger, on se mit voir les hommes comme plus dangereux et comme des êtres à contrôler.

Avec la naissance du modernisme durant la période victorienne, la modernité est également devenue un thème essentiel dans les *cultural studies* du XIX<sup>e</sup> siècle. Les historiens se sont intéressés aux façons dont on appréhendait le monde et dont on pensait le passé à l'époque victorienne. Lynda Nead, historienne de l'art, a écrit un ouvrage particulièrement instructif sur ce sujet, *Victorian Babylon* (2000). Dans ce livre, elle dépasse le domaine de prédilection traditionnel de l'histoire de l'art, à savoir les beaux-arts, pour explorer diverses images de Londres au XIX<sup>e</sup> siècle, allant des cartes géographiques aux publicités telles que les affiches de théâtre, en passant par les illustrations contenues dans la presse périodique et populaire. À travers cette culture visuelle variée, Lynn Nead révèle les attitudes ambivalentes suscitées par la métropole moderne ainsi que les tensions et les irrégularités propres au concept de modernité. Selon elle, la modernisation « n'est pas seulement une question de configuration et d'organisation de l'espace, elle concerne également l'expérience que l'on en a, les attentes et les peurs de ceux qui habitaient les espaces de la ville moderne »<sup>31</sup>.

Enfin, la présence constante de la théâtralité et de la représentation théâtrale dans la recherche historique depuis 1980 environ a amené un historien à rebaptiser le « tournant culturel » le « tournant mélodramatique » (*melodramatic turn*)<sup>32</sup>. La plupart des historiens de la culture se sont intéressés à la prolifération des thèmes et des motifs théâtraux dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Le mélodrame était notamment envisagé plus souvent à l'extérieur du théâtre que sur les planches, sa place « légitime ». Il est devenu le genre dominant de

30. Martin Wiener, *Men of Blood: Violence, Manliness and Criminal Justice in Victorian England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

31. Lynda Nead, *Victorian Babylon*, ouv. cité, p. 6.

32. Rohan McWilliam, "Melodrama and the historians", *Radical History Review*, n° 78, 2000, p. 58.

l'époque victorienne, ce qui a malheureusement entraîné la marginalisation d'autres genres, dont les relations cruciales au mélodrame ont été négligées. On lui a accordé une grande place dans des ouvrages dédiés à des thèmes plus larges, tels que la différence entre les sexes, la politique et le crime : les historiens montrent comment on a utilisé sa rhétorique et ses schémas narratifs pour rallier à des causes, pour décrire des structures sociales, pour justifier des valeurs et des normes. Le monde simplifié et idéalisé que présentait le genre mélodramatique, caractérisé par un fort manichéisme, séduisait sans aucun doute les radicaux politiques désireux de mettre en évidence la situation désastreuse du peuple.

Patrick Joyce a ainsi montré comment les thèmes narratifs récurrents du mélodrame pouvaient être invoqués même dans des débats politiques plutôt austères, comme les questions de santé et de politique étrangère<sup>33</sup>. De même, Judith Walkowitz et Anna Clark ont souligné le rôle du mélodrame dans les débats sur le genre et la sexualité. Anna Clark a montré par exemple comment les histoires de séduction et de trahison typiques des intrigues mélodramatiques avaient pu devenir un symbole politique de l'exploitation des classes sociales au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. D'un autre côté, selon Judith Walkowitz, William Thomas Stead avait utilisé avec succès les conventions du mélodrame dans la présentation des résultats de son enquête sur la prostitution enfantine en 1885, le journaliste ayant recours à cette tradition populaire pour se présenter comme « le champion de la classe ouvrière et des femmes »<sup>35</sup>. Enfin, le mélodrame constitue le thème central de la monographie d'Elaine Hadley, *Melodramatic Tactics* (1995), dans laquelle l'auteur s'intéresse principalement à la notion de « mode mélodramatique » dans la société du XIX<sup>e</sup>, – en d'autres termes, au rôle du mélodrame en tant que forme de connaissance et de structure de sens<sup>36</sup>. Dans ce qui apparaît comme un prolongement, plus qu'une modification, de l'intérêt et de la connaissance des historiens pour le mélodrame, Elaine Hadley a complété et approfondi l'évolution de ce genre littéraire, en montrant la présence et l'influence du mode mélodramatique dans la littérature et en politique, dans la culture des élites et dans celle du peuple.

---

33. Patrick Joyce, *Democratic Subjects: The Self and the Social in Nineteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

34. Anna Clark, "The politics of seduction in English popular culture, 1748-1848", dans Jean Radford (ed.), *The Progress of Romance: The Politics of Popular Fiction*, Londres, Routledge, 1986, p. 47-59. Voir également Martha Vicinus, "Helpless and Unfriended: Nineteenth-century domestic melodrama", *New Literary History*, n° 13, 1981, p. 127-143.

35. Judith Walkowitz, *City of Dreadful Delight*, ouv. cité, p. 86.

36. Elaine Hadley, *Melodramatic Tactics: Theatricalised Dissent in the English Marketplace, 1800-1885*, Stanford, Stanford University Press, 1995.

### III. ET MAINTENANT ?

En exposant les grandes lignes de plusieurs études fondamentales de ces vingt-cinq dernières années, nous pouvons voir dans quelle mesure les pré-occupations des spécialistes d'histoire sociale, qui s'intéressaient à la culture populaire dans les années 1960 et 1970, ont été devancées par la nouvelle histoire culturelle, qui s'en est également considérablement écartée. À certains égards, cela a sans aucun doute constitué une évolution bienvenue. Les historiens de la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle sont maintenant bien plus sensibles aux complexités et à la diversité culturelle de cette société, dont ils n'avaient auparavant qu'une perception considérablement restreinte par les conceptions plus rigides de la classe et de l'identité propres à l'histoire sociale des débuts. La culture populaire n'est plus simplement considérée comme synonyme de culture de la classe ouvrière ; ses membres sont reconnus comme étant plus versatiles, avec des goûts à la fois multiples et beaucoup plus amples.

Cependant, à cause notamment de son indépendance audacieuse, la nouvelle histoire culturelle a aussi été progressivement touchée par de nombreux problèmes fondamentaux qu'il faut résoudre. Ses fondements théoriques tout comme sa nouvelle définition de l'identité ont encouragé la prolifération d'études plutôt faibles et mal ficelées. Les auteurs, se concentrant sur des textes assez peu représentatifs et/ou sur des groupes extrêmement marginaux, ont exagéré l'importance de leur sujet d'étude, menaçant de déformer notre perception de la société du XIX<sup>e</sup> siècle. On s'est particulièrement inquiété du manque de discipline et de méthodologie rencontré dans de nombreux livres et articles publiés par des historiens de la culture. Enfin, alors qu'est remise en question la tendance qui, en histoire, pousse à chercher un « grand récit » ou à y adhérer, un grand nombre d'historiens du culturel ne sont pas parvenus à prouver l'importance de leurs recherches ; beaucoup semblent penser que toute prétention à éclairer de vastes processus de changement ou de continuité historiques risque également de masquer l'importance cruciale des phénomènes complexes et ambigus décrits par leur travail. Nous sommes sans doute allés trop loin. Comme l'a écrit Peter Mandler dans l'article provocateur évoqué dans l'introduction de cet essai, « nous sommes prêts à transiger et à commencer la reconstruction de ce que nous pouvons savoir et dire »<sup>37</sup>.

Alors que nous nous tenons à présent à un carrefour, plusieurs possibilités s'ouvrent à nous, qui devraient nous aider à aborder ces questions et à faire avancer la discipline vers une nouvelle époque historiographique. Il semble, d'une part, que de nouveaux liens soient à nouveau en train de se nouer, et d'être activement encouragés, entre l'histoire sociale et l'histoire culturelle.

---

37. Peter Mandler, "The problem with cultural history", art. cité, p. 95.

Ceci apparaît très clairement dans la création, en 2004, de la nouvelle revue de la *Social History Society*, intitulée *Cultural and Social History*. Dans certains cercles du moins, les historiens estiment apparemment qu'ils ont moins de choses à discuter avec leurs collègues « historiens » culturels venus d'autres disciplines : ce sentiment est illustré par la faible participation des historiens aux conférences interdisciplinaires. Renouer ce lien étroit à l'intérieur de la discipline historique pourrait bien permettre de résoudre un grand nombre de problèmes méthodologiques avec lesquels se débattent aujourd'hui les historiens de la culture.

D'autre part, on a voulu remettre au goût du jour la catégorie de l'« expérience » en histoire culturelle. L'« expérience », comme compréhension de la nature du monde, et, donc de la matérialité de la culture, avait été lancée avec succès par Edward P. Thompson dans *La formation de la classe ouvrière anglaise*; mais cet outil d'analyse a bientôt été rendu problématique par les historiens de la nouvelle histoire culturelle qui en ont contesté le but et remis en question les résultats. Les historiens, qui tiennent à prendre leurs distances avec la théorie littéraire plus radicale de la nouvelle histoire culturelle et à revenir à une analyse du passé plus structurée, semblent en revenir à cette catégorie. Nous pourrions prendre comme illustration, le travail de l'éminent historien de la culture populaire, Peter Bailey, qui, alors qu'il s'intéresse aux images et aux représentations qui se forment à l'intérieur de certains divertissements, ne cesse de revenir à la catégorie de l'expérience afin d'ancrer ses analyses dans la réalité et de prouver la pertinence de tels ou tels motifs et signes culturels pour les acteurs historiques<sup>38</sup>.

Ces deux possibilités suggèrent que nous sommes revenus au point de départ, que le retour aux anciennes méthodes est davantage à l'ordre du jour que le développement de nouveaux concepts. Les historiens de la culture sont cependant conscients qu'il n'est ni souhaitable ni possible d'emprunter cette voie. Nous ne pouvons pas perdre ce que nous avons acquis au cours des vingt-cinq dernières années. Les riches études décrites plus haut ont sans aucun doute approfondi notre compréhension du XIX<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, le dialogue entre disciplines a été à la fois enrichissant et très utile. L'objectif est donc clair. Nous devons nous appuyer sur les points forts de la nouvelle histoire sociale et de la nouvelle histoire culturelle en tenant compte du besoin de discipline, de méthode et de rigueur et en évitant un repli sur soi dangereux. La clé de la réussite se trouve peut-être dans une nouvelle approche de l'interdisciplinarité. Comme l'a récemment écrit Martin Hewitt, la plus grande part du travail accompli dans le cadre des études victoriennes et qui se prétendait interdisciplinaire, était en réalité multidisciplinaire, aboutissant ainsi à « un fatras d'objets, de méthodes et d'approches théoriques manquant

---

38. Ceci ressort peut-être plus clairement dans son travail sur la sexualité : Peter Bailey, "Parasexuality and glamour: The Victorian barmaid as cultural prototype", *Gender and History*, 1990, publié dans Peter Bailey, *Popular Culture and Performance*, ouv. cité, p. 151-174.

de cohérence, avec le risque que leurs connections ne soient jamais complètement explorées »<sup>39</sup>. Il nous faut à présent nous concentrer sur ces connections pour permettre un rapprochement qui reconnaîtrait que « la langue, le texte et les processus économiques et sociaux sont mutuellement constitutifs »<sup>40</sup>. Une méthodologie structurée, équilibrée par une meilleure appréhension de la complexité, devrait permettre l'émergence d'une image beaucoup plus éclairante de l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Rosalind Crone est Research Fellow en littérature à Open University  
Traduit de l'anglais par Claire Joliet (Master Traduction, université d'Orléans)*

---

39. Martin Hewitt, "Victorian Studies: Problems and prospects?", *Journal of Victorian Culture*, n° 6, 2001, p. 145.

40. *Ibidem*.